

Le Mouvement social :  
bulletin trimestriel de  
l'Institut français d'histoire  
sociale

Institut français d'histoire sociale. Auteur du texte. Le Mouvement social : bulletin trimestriel de l'Institut français d'histoire sociale. 1999/01-1999/03.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).

# Gustave Hervé, cas pratique de biographie

par Gilles HEURÉ\*

« On entre dans un mort comme dans un moulin » remarquait Jean-Paul Sartre à propos de Gustave Flaubert, dans sa préface à *L'Idiot de la famille*. Ce constat peut-il avoir valeur de mise en garde pour une biographie historique qui, en principe, dispose prudemment ses propres verrous méthodologiques mais dont pourtant l'objet d'étude multiplie souvent les voies d'accès ? Nous prendrons l'exemple d'un autre Gustave, Hervé, dont le rôle dans le socialisme français n'est pas négligeable (1) et dont l'itinéraire, aux inflexions parfois brusques, peut encore inspirer de fructueuses pistes de recherche à l'historien. Et en nous appuyant sur le travail que nous avons consacré à cet extrémiste, de gauche puis de droite, figure pourtant plus historique que géométrique, nous tenterons ici d'énoncer quelques questions de méthode et d'interprétation : comment l'aborder en tant que sujet d'étude cohérent, quels sont, d'une façon générale, les épisodes et les étapes de son itinéraire individuel qui peuvent éclairer des pans d'une histoire aux dimensions et aux projets plus ambitieux, et, plus précisément, quel peut être l'apport d'une telle biographie pour l'étude du socialisme français ? Nous envisagerons ensuite les aspects plus spécifiques d'une telle biographie historique – comment traiter du « psychologique » et du « tempérament politique » ? – pour réfléchir au type de biographie dont il faut se prévaloir ou se revendiquer, étant posé au préalable qu'il nous semble périlleux d'envisager la « biographie historique » comme une catégorie homogène.

Rappelons d'abord, rapidement, le parcours de Gustave Hervé. Il est né en janvier 1871, à Brest, dans le quartier de Recouvrance, d'un père sergent fourrier à l' Arsenal et d'une mère qui mit au monde six enfants dont deux moururent peu après leur naissance (2). Après de bonnes études secondaires, il devient répétiteur dans de nombreux lycées de province et prépare, en autodidacte, sa licence, puis son agrégation d'Histoire qu'il obtient en 1897. Professeur à Lesneven, Rodez, Alençon, puis Sens, c'est dans cette dernière ville qu'il commence sa carrière de journaliste et de propagandiste. Il collabore au

\* Docteur en sciences de l'information de l'Université Paris II.

(1) Cf. notamment M. REBÉRIOUX, « Le socialisme français de 1871 à 1914 », in J. DROZ (dir.), *Histoire générale du socialisme*, t. II, Paris, P.U.F., 1974 ; J. RAYMOND et M. REBÉRIOUX, « Gustave Hervé », in J. MATRON (dir.), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Paris, Éditions Ouvrières, 1990, t. XII, p. 47-53. Et G. HEURÉ, *Un propagandiste sous la Troisième République, Gustave Hervé (1871-1944)*, thèse de doctorat, Université Paris II, 1995, 1192 p., et id., *Gustave Hervé, itinéraire d'un provocateur*, Paris, La Découverte, 1997.

(2) Cf. sur l'enfance d'Hervé G. HEURÉ, « Gustave Hervé. Jeunesse et formation d'un tempérament politique », *Jean Jaurès Cahiers trimestriels*, avril-juin 1996, p. 22-37.

*Travailleur Socialiste de l'Yonne*, l'organe de la fédération socialiste de l'Yonne et signe des éditoriaux d'un pseudonyme destiné à une grande notoriété : Sans Patrie.

C'est dans ce journal qu'il publie, le 20 juillet 1901, un article fracassant sur *L'anniversaire de Wagram* fêté par le régiment d'Auxerre et dans lequel il proclame que la seule façon de célébrer convenablement cette boucherie eût été de « planter le drapeau du régiment » dans un tas de fumier dans la principale cour du quartier. Hervé devient à partir de ce jour, notamment dans les colonnes de la presse nationaliste, l'homme du « drapeau dans le fumier ». Révoqué de l'enseignement en 1901 pour propos antimilitaristes – il sera radié du barreau de Paris en 1908, pour les mêmes raisons –, il continue à se distinguer comme délégué de la fédération de l'Yonne dont les motions sont violemment antimilitaristes et antipatriotes. Rédacteur en chef de l'hebdomadaire *La Guerre Sociale*, à partir de la fin de l'année 1906, régulièrement condamné pour délits de presse à de lourdes peines de prison, Gustave Hervé va peu à peu radicaliser ses positions en préconisant, dans les années 1907-1910, l'action directe et les sabotages. Il délaisse ensuite son antimilitarisme pour un « militarisme révolutionnaire », en 1911, puis, au sortir de deux années de prison consécutives, en 1912, il préconise un « désarmement des haines » qui l'éloigne de ses anciens soutiens anarchistes et syndicalistes révolutionnaires. En 1914, il est naturellement patriote et s'éloigne rapidement du Parti socialiste dont il n'est pourtant exclu qu'en septembre 1918. Les années 1920 le voient alors à la tête de mouvements d'extrême-droite qui ne réussissent jamais à s'imposer. Toujours rédacteur en chef de son journal, qu'il a rebaptisé *La Victoire* en janvier 1916, mais dont les tirages s'effilochent inexorablement, il devient un fervent soutien du fascisme italien et du national-socialisme allemand et clame, en 1934, « C'est Pétain qu'il nous faut » dans une série d'articles retentissants. Son journal supprimé en juin 1940, il disparaît alors de la scène publique et il meurt en octobre 1944, étant cité, à titre posthume, dans le dossier à charge du procès Pétain en 1945 (3).

Exemple de retournement de veste, Gustave Hervé apparaît d'emblée comme un socialiste au futur imparfait qui confronte les historiens à un problème de perspective : comme l'a noté Jean-Jacques Becker, « le retournement ultérieur de Gustave Hervé tend à altérer l'idée de son rôle et de son influence avant 1914 » (4). Son changement de cap ne doit effectivement pas devenir le prisme déformant d'une étude de la première partie de sa vie. Ne chercher à débusquer, dans les années insurrectionnelles d'Hervé, que les prémices de son retournement futur orienterait en effet la recherche vers la seule constitution d'un dossier à charge, destiné, par exemple, à montrer la virulence sournoise et encore non identifiée d'un pré-fascisme dans le socialisme français, démarche toujours intéressante, souvent pertinente mais parfois acrobatique (5). Elle obligerait, en outre, à une lecture borgne des sources, et risquerait aussi de négliger des aspects qui ne se dessinent qu'en cours d'étude.

(3) Cf. notamment A. SCHWOB, *L'Affaire Pétain. Faits et documents*, Paris, Éd. des deux rives, 1945 ; le dossier de la Haute Cour de Justice sur les relations Pétain/Hervé, Archives Nationales (AN), W III, 278, 37 à 42 et *Le procès du maréchal Pétain*, compte rendu sténographique, t. I, Paris, Albin Michel, 1945, p. 25 ; P. REYNAUD, *La France a sauvé l'Europe*, t. II, Paris, Flammarion, 1947, p. 421 ; L. LECLERC et G.-E. DULAC, *La vérité sur Gustave Hervé*, Paris, Éditions de la Société nouvelle « La Victoire », 1946.

(4) J.-J. BECKER, 1914. *Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, P.F.N.S.P., 1977, p. 91.

(5) Z. STERNHELL, *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Le Seuil, 1983 ; et avec M. SZNAJDER et M. ASHERI, *Naissance de l'idéologie fasciste*, Paris, Fayard, 1989.   
 *L'idéologiefasciste*, Paris, Fayard, 1989.

Le glissement d'un extrême à un autre, qui s'effectue autour de la Première Guerre mondiale, pourrait aussi suggérer une césure (6) : étudier le premier Hervé jusqu'en 1914, ou, au contraire, privilégier le Hervé d'après-guerre. On voit l'inconvénient majeur : chaque période serait alors orpheline de l'autre. Prendre le parti d'étudier le personnage dans sa totalité, depuis sa naissance en 1871 jusqu'à sa mort en 1944, complique pourtant singulièrement la tâche et oblige à faire preuve d'audace voire de présomption, en s'invitant dans des champs d'investigation historiographiques multiples : histoire du mouvement ouvrier, histoire de la presse, histoire de la Première Guerre mondiale, histoire de l'entre-deux-guerres et des mouvements d'extrême droite et, plus partiellement, histoire des années d'Occupation. Mais on voit bien que la cohérence de l'étude, l'intérêt autant que la complexité du personnage poussent à une telle témérité. Il faut donc reprendre le problème Hervé à zéro et s'immerger dans les archives susceptibles de nous renseigner sur lui, les années qu'il traverse et les milieux qu'il fréquente (7), et en confronter les résultats, afin de reconstruire l'itinéraire d'Hervé et de cerner, au plus près, la nature et l'importance du rôle qu'il a occupé dans l'histoire du socialisme français qu'on privilégiera ici.

La chronologie s'impose. Les études universitaires exhaustives étant peu nombreuses (8), il faut envisager Hervé de sa jeunesse à sa mort – puisqu'il est resté politiquement actif jusque dans les années 1940 –, le présenter du mieux possible dans son « évolution politique ou spirituelle » (9), plutôt que de l'aborder par périodes ou axes thématiques qui ne se justifient que sur des sujets de biographie déjà explorés au préalable. Le recours à une présentation chronologique n'exclut d'ailleurs en rien que l'on puisse aussi, comme on va le voir, aborder des thèmes plus vastes.

Il est ainsi particulièrement intéressant de comprendre comment, à partir de 1900, dans le département de l'Yonne où il s'impose comme un des chefs de file de la Fédération icaunaise, Hervé, en s'appuyant sur un réseau militant socialiste particulièrement actif, sur le dynamisme des jeunes Bourses du Travail de Sens et d'Auxerre rapidement cataloguées comme activistes (10) par les services de police, sur les milieux francs-maçons et sur une presse socialiste locale en pleine effervescence (*Le Travailleur Socialiste de l'Yonne* et surtout *Le Pioupiou de l'Yonne*), court-circuite et dépasse les thèmes traditionnels, notamment anticléricaux, d'un radicalisme républicain depuis longtemps installé dans le

(6) Cf. J.-C. PEYRONNET, *Un exemple de journal militant : La Guerre Sociale de Gustave Hervé 1906-1914*, mémoire de maîtrise, Université Paris I, 1974 ; M.-C. DUCHEMIN, *Le journal de Gustave Hervé, La Guerre Sociale et la tension internationale 1911-1914*, mémoire de maîtrise, Université Paris I, 1975 ; C. GRUMBLAT, *Le socialisme national de Gustave Hervé et de La Victoire 1916-1940*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, I.E.P., 1982.

(7) Les informations contenues dans les deux cartons de la Sûreté Générale concernant Hervé versés aux Archives Nationales dans le fameux « fonds Panthéon », 25337/45 et 25337/46, sont à elles seules insuffisantes et doivent être très largement complétées par celles contenues dans AN, BB18, F7, F17, par celles des Archives de la Préfecture de Police, celles de la série M des archives départementales de l'Yonne et par quelques-unes des archives du Service historique de l'armée de Terre. On en trouvera le détail dans la bibliographie de notre thèse.

(8) M. ROTSTEIN, *The public life of Gustave Hervé*, Ph. D. thesis, New York University, 1956, M.R. SCHER, *The antipatriot as patriot : a study of the young Gustave Hervé (1871-1905)*, Ph. D. thesis, University of California, Los Angeles, 1972.

(9) R. TREMPÉ, « L'exemple de Jaurès » [à propos du livre de Harvey Goldberg sur Jaurès], *Critique*, janvier 1973, p. 71-80.

(10) AN, F7 12889, 13567, 13323, 13623.  
F7 12889, 13567, 13323, 13623.

département, et s'emploie à faire prospérer ceux du socialisme paysan ou du collectivisme, de l'antimilitarisme puis de l'antipatriotisme.

Ainsi, l'étude du Hervé des années 1900 à 1905 s'accompagne-t-elle obligatoirement de celle du socialisme icaunais, de ses origines, des circonstances et des étapes de son développement, de ses structures militantes et des figures qui le composent. L'étude du « commis-voyageur en socialisme » Hervé qui parcourt plus de 6 000 kilomètres en vingt-huit mois, entre 1901 et 1905, avec une moyenne mensuelle de 228 km, pour aller prêcher le socialisme et l'antimilitarisme lors de 230 conférences dans le département, éclaire la compréhension d'une pratique militante qui participe du développement des thèses socialistes dans les campagnes (11).

L'étude des conférences effectuées sur une estrade de fortune, dans une grange ou dans l'arrière-salle d'un café, à certaines périodes de l'année qui obéissent aux travaux des champs, se connecte, par les renseignements qu'elle peut fournir – la composition et les réactions de l'auditoire, les thèmes choisis et les arguments de l'orateur, qui attisent des motifs d'espérance ou d'exaspération –, à des investigations qui débordent du simple sort d'un individu. La biographie n'apparaît pas alors comme un désaveu de « l'histoire-problème » mais bien comme une étude complémentaire, consciente de ses limites comme de l'intérêt de ses apports. C'est ainsi que doit s'envisager celle de Gustave Hervé par rapport à l'histoire du socialisme, par le biais notamment de l'antimilitarisme et de l'antipatriotisme.

L'étude de ces deux thèmes passe par celle de leurs manifestations comme de leurs modes de propagande, de leurs implantations géographiques comme des terreaux sociaux, politiques et économiques sur lesquels ils ont pu essaimer. Hervé, s'il peut en être, à certains moments, un emblème, un symptôme ou un des leaders, n'est pas, à lui tout seul, représentatif des multiples composantes de l'antimilitarisme ou de l'antipatriotisme. Mais les dispositifs de propagande qu'il met en place et la manière qu'il a de les déployer – les articles de presse qu'il écrit ou qu'il suscite, ses déclarations en congrès, en conférences ou lors de ses procès, son éloquence ou son ironie familière – contribuent à éclairer les mécanismes qui ont pu, à tel moment et à tel endroit, et sur des périodes plus ou moins longues, populariser ou faire détester l'antimilitarisme et l'antipatriotisme. Ces thèmes viennent bien en tête de ceux que sollicite et éperonne une biographie sur le Hervé d'avant-guerre.

Au printemps 1905, déjà connu des milieux socialistes et nationalistes, Gustave Hervé est, en effet, le leader incontesté d'un courant antipatriote dont il a exposé les arguments et les slogans dans ses articles et surtout dans son livre *Leur Patrie*, dans lequel il fustige la patrie « marâtre » (12). Pour en rester à cette année de fondation du Parti socialiste, le biographe d'Hervé, qui doit faire le tri entre les vociférations de son personnage et la mise en perspective des théories qu'il énonce, peut tirer des enseignements dans l'attitude de Jean Jaurès vis-à-vis du « citoyen » Hervé. Jaurès mesure en effet la dimension, l'originalité et même la force de persuasion de l'individu Hervé (13). Mais il incite aussi

(11) G. CANDAR et Ch. PROCHASSON, « Le socialisme à la conquête des terroirs », *Le Mouvement Social*, juillet-septembre 1992, p. 33-63.

(12) G. HERVÉ, *Leur Patrie*, Paris, Librairie de propagande socialiste, 1905.

(13) « Ce qui les a séduits [les paysans de l'Yonne] un moment dans le paradoxe d'Hervé », convient Jaurès dans *L'Humanité* du 20 mai 1905, « c'est précisément cet air de bravade et de défi aux préjugés qui donne l'illusion de l'extrême audace et de l'extrême liberté ».

del'extrême liberté ».

l'ensemble des socialistes à dépasser le « prétexte » et le « paradoxe » Hervé (14) pour réfléchir avant tout aux colères ou aux traditions auxquelles celui-ci fait écho, et pour déceler, derrière l'outrance du verbe, la réalité et la légitimité de ce qui, bien que mal formulé, n'est pas sans fondement. Aux yeux de Jean Jaurès, Gustave Hervé est bien représentatif d'une mouvance extrémiste antipatriote et anarchisante, multiforme, qu'il convient de ne pas simplement congédier mais de comprendre et de circonscrire. Et face à ce turbulent militant qu'il aura d'ailleurs l'occasion d'affronter et de désarçonner à plusieurs reprises, Jaurès réagit en chef de parti : il désamorce les demandes d'exclusion formulées contre Hervé afin d'éviter que la propagande hervéiste, derrière son leader, ne rameute, hors de la S.F.I.O. qui doit survivre aux différentes familles qui la composent, les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires ; et il s'efforce d'intégrer l'antipatriotisme, pour mieux en mettre à nu les contradictions ou souligner qu'il est un « atout inestimable » (15), comme thème d'action et de réflexion, dans le vaste et douloureux débat que doivent mener S.F.I.O. et II<sup>e</sup> Internationale sur les risques de guerre et les moyens de la conjurer. La neutralisation politique d'Hervé par Jaurès, en même temps que la mise en débat que le second organise autour des questions soulevées par le premier, suggèrent l'articulation féconde qu'il faut savoir effectuer entre, d'une part, l'étude biographique d'un militant et de ses théories et pratiques et, d'autre part, celle de la sphère politique socialiste dans laquelle il entre sans doute par effraction, mais à laquelle il participe de façon évidente.

L'hervéisme (16), il faut bien tenter, à la lumière d'une biographie sur celui qui lui donne son nom, d'en mesurer l'amplitude. Bien que l'étude précise en soit délicate – le comptage des mandats recueillis par les motions de la fédération de l'Yonne lors des congrès socialistes n'est pas recoupé par celui des voix électorales d'une candidature Hervé qui n'exista jamais à quelque élection que ce fût –, on peut chercher des indices de son implantation en explorant d'autres pistes : l'ampleur et la variété des soutiens qui se manifestent dans la France entière lors des condamnations qui frappent Hervé, ou l'étude de *La Guerre Sociale*.

L'hebdomadaire qu'Hervé lance en décembre 1906, et qui tirera bientôt à 50 000 exemplaires, se présente comme un « organe de concentration révolutionnaire », et devient un véritable centre de propagande. L'analyse du fonctionnement du journal, des stratégies éditoriales, commerciales et de diffusion, si elle est bien du ressort de l'histoire de la presse, éclaire celle des modes de financement de la presse d'extrême gauche, et fournit des données précieuses sur l'implantation géographique des réseaux antimilitaristes et antipatriotes dont *La Guerre Sociale* est souvent le centre névralgique.

(14) Dans le meeting de clôture de l'unification socialiste, le 26 avril 1905, au Tivoli-Vaux-Hall, Hervé, stigmatisant la venue à Paris du roi Alphonse XIII, et appelant les socialistes à une plus grande intransigeance sur les questions internationales, avait déclaré l'internationalisme et le patriotisme « inconciliables », ajoutant : « [...] quel que soit le gouvernement qui sera agresseur, nous nous refuserons à donner une goutte de sang ». *L'Humanité*, 27 avril 1905. Des propos qui avaient provoqué de violentes ripostes, notamment celle de A. GÉRAULT-RICHARD, « La Patrie en danger », *La Petite République*, 29 avril 1905, et celle de R. VIVIANI, « L'idée de patrie », *L'Humanité*, 4 mai 1905.

(15) M. REBÉRIOUX, *Jaurès : la parole et l'acte*, Paris, Gallimard, 1994, p. 75.

(16) S'appuyant sur l'antimilitarisme et l'antiparlementarisme, l'hervéisme, surtout entre 1905 et 1911, est une propagande activiste, plus qu'une doctrine structurée, qui développe, aux marges de la S.F.I.O., un antipatriotisme révolutionnaire et insurrectionnel destiné entre autres à empêcher la mobilisation en cas de guerre.

La biographie d'Hervé doit donc, pour répondre à certains objectifs qui sont les siens et éclairer au mieux le personnage, procéder par cercles concentriques pour englober certaines de ses activités. Faut-il encore en justifier l'emploi ?

Il y a dix ans, Jacques Le Goff avait adressé de sévères remontrances à certaines biographies : « Ce qui me désole dans l'actuelle prolifération de biographies, c'est que beaucoup sont de purs et simples retours à la biographie traditionnelle superficielle, anecdotique, platement chronologique, sacrifiant à une psychologie désuète, incapable de montrer la signification historique générale d'une vie individuelle » (17). Tout récemment, il se félicitait pourtant des sérieux progrès enregistrés par le genre :

Aujourd'hui où l'histoire, avec les sciences sociales, connaît une période d'intense révision critique de ses certitudes, au sein de la crise de mutation générale des sociétés occidentales, la biographie me semble en partie libérée des blocages où de faux problèmes la maintenaient. Elle peut même devenir un observatoire privilégié pour réfléchir utilement sur les conventions et sur les ambitions du métier d'historien, sur les limites de ses acquis, sur les redéfinitions dont il a besoin (18).

L'artisan-historien-biographe est désormais prévenu que, bien que minés, le champ et le mode de recherche peuvent être correctement franchis. Faire une biographie pour étudier Hervé relève de l'évidence. Et l'étude du beau « gibier » (19) comme celle des milieux ou époques qui sont les siennes, eux aussi giboyeux, peuvent s'enrichir l'une l'autre. Mais, pour progresser, l'entreprise biographique doit sans doute se libérer d'anciennes accusations, dont la pertinence est aujourd'hui, au même titre que l'époque où elles étaient lancées, en cours d'achèvement. Levons rapidement certains malentendus : l'étude biographique n'est en rien, *a priori*, une « reddition » (20) encourageant l'abdication devant toute « histoire-problème », pour ne s'attacher qu'à un suivi « chronologique ». La nuée de soupçons qui propageait cet argument pour disqualifier toute biographie semble heureusement s'être dissipée (21). L'état des savoirs sur la micro-analyse place le projet biographique au-dessus des anciens commandements épistémologiques qui reléguaient d'office la biographie aux marges de l'hérésie (22). Une biographie sur Hervé participe modestement d'un allongement du questionnaire plutôt qu'elle ne suggère que la réhabilitation du « sujet » doit forcément engendrer la disparition d'études qui envisagent des processus d'explication plus amples. Les oscillations du personnage entre parcours singulier et constructions collectives – Hervé n'est qu'Hervé (23) mais il reste un produit

(17) J. LE GOFF, « Comment écrire une biographie historique aujourd'hui », *Le Débat*, mars-avril 1989, p. 48-53.

(18) J. LE GOFF, *Saint-Louis*, Paris, Gallimard, 1996, p. 15.

(19) « Le bon historien [...] ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier ». M. BLOCH, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1993, p. 83.

(20) Cf. S. LORIGA, « La biographie comme problème », in J. REVEL (dir.), *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1996, p. 210.

(21) « Il est désormais entendu que le genre biographique n'est plus à jeter aux orties ». Ch. PROCHASSON, « Sur le cas Maurras : biographie et histoire des idées politiques », *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, mai-juin 1995, p. 579.

(22) Cf. D. MADELENAT, « Situation et signification de la biographie en 1985 », in *Problèmes et méthodes de la biographie. Actes du colloque de la Sorbonne des 3-4 mai 1985*, *Sources Travaux historiques*, 1986, p. 135.

(23) « L'étude d'un personnage qui n'est pas nécessairement un décideur de première importance, mais qui, par ses origines et son comportement, est représentatif d'un milieu politique ou intellectuel, voire d'un groupe d'influence a, indubitablement, sa raison d'être ». A. TEYSSIER, « Biographie et histoire politique : l'exemple de Joseph Barthélémy (1874-1945) », *ibid.*, p. 33.  
*ibid.*, p. 33.

et une illustration des années pendant lesquelles il a vécu et des tensions qui les ont secouées – soumettent son étude à un compromis permanent entre biographie et étude de « contexte » d'une part, et entre méthodes biographiques – prosopographie ou biographie modale (24) – d'autre part. Quand on conçoit que la biographie, qui tend bien à l'élucidation d'un « sujet », n'a pas pour fonction première d'abjurer ni de répudier les vertus sauvegardées des études de « structure » auxquelles elle entend aussi participer à sa manière, nul n'est besoin de lui chercher querelle. Comme le précise Gilles Candar en introduction à sa thèse sur Jean Longuet pour désamorcer tout procès d'intention, il s'agit bien d'« utiliser une vie et une œuvre pour tenter d'éclairer quelques difficultés de notre histoire contemporaine » (25). Il va de soi qu'Hervé, qui évolue au sein de structures, au maillage complexe, plus lourdes et plus agissantes que sa seule individualité, a aussi été, dans des proportions qui doivent toujours être évaluées ou réévaluées, un centre de décision et un déclencheur d'événements. L'étude de l'antimilitarisme et de l'antipatriotisme, thème constitutif du socialisme français des années 1900-1914, ne peut faire l'économie des biographies des femmes et des hommes, d'origines et d'appartenance sociales ou culturelles différentes, qui l'irriguent de leurs passions, de leurs doutes ou de leurs colères. Inversement, les biographies ne suffiront jamais, à elles seules, à reconstruire un courant idéologique, politique, social, voire géographique, constitué par des éléments plus généraux dont l'oubli provoquerait d'irréparables dégâts d'analyse. L'équilibre d'une biographie peut être facilement trouvé, et respecté, sinon par l'obéissance à une Méthode une et indivisible, qui doit toujours être amendée en fonction du personnage étudié, du moins par le soin que l'on doit prendre à se plier à un protocole méthodologique auquel il serait aventureux de déroger.

Mais on sait que le vrai danger qui guette le biographe est cet écueil qui affleure, qu'il ne peut contourner et sur lequel il risque de s'empaler : la psychologie ou, plus redoutable encore, le *tempérament politique*. Dans le cas qui nous intéresse, une biographie, critique et historique, ne peut escamoter le Hervé singulier, qui est parfois « non-événementiel » ou non encore historicisé et qui, à la périphérie des approches plus conceptuelles ou thématiques, reste sans doute inépuisable ou ineffable mais quand même intéressant. Il faut s'y résigner : on avance ici à terrain découvert.

D'entrée de jeu, on pourra bien sûr planter quelques bornes en précisant que tout ce qui ne participe pas du sujet « historique » – les aspects de la vie privée – sera laissé de côté, et rappeler que ses faits et gestes ne seront retenus que dans ce qu'ils peuvent avoir d'instructif pour cerner au plus près l'homme social et politique. Mais on ne peut cloisonner la *vie psychologique* en un scrupuleux chapitre, comme pour s'affranchir en quelques pages d'un problème dont on sait qu'il doit être soulevé mais dont on aurait d'emblée la prudence de dire qu'il est impossible de le résoudre.

Le *tout n'est pas historique*, pour nécessaire incitation à la prudence qu'il puisse être, ne doit pas non plus devenir l'alibi d'une dérobade.

Il faut forcément tenter des connexions, les plus vérifiables possibles, entre le tangible et le palpable. Si l'on doit bien se méfier de l'« excès de sens et de cohérence inhérent à toute approche biographique », voire de la « pléthore sémiotique » (26), on doit

(24) G. LEVI, « Les usages de la biographie », *Annales E.S.C.*, novembre-décembre 1989, p. 1325-1336.

(25) G. CANDAR, *Jean Longuet (1876-1938). S.F.I.O. et Deuxième Internationale*, thèse, Université Paris VIII, 1997, p. 9.

(26) J.-C. PASSERON, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, p. 185.  
1991, p. 185.

inversement garder à l'esprit que l'on risque, par inadvertance ou excès de prudence, de commettre des contresens par omission : « Tout y est vrai, il n'y a que l'essentiel qui y fasse défaut », constate un peu amèrement le professeur de *La confusion des sentiments* de Stefan Zweig en lisant le recueil de ses articles et allocutions que lui ont offert ses élèves, biographes pourtant animés des meilleures intentions, mais dont la sagacité a été gravement prise en défaut.

Évaluer la psychologie du personnage et tenter de mesurer l'importance qu'elle a prise dans sa carrière politique reste un travail lié aux sources. Céder au vertige de l'homme intime, s'égarer dans le « tous azimuts d'une expérience singulière » (27), c'est-à-dire tenter frauduleusement ou trop intuitivement de décortiquer le mécanisme de l'individu, se hasarder là où les sources sont absentes, ou inversement se fier aveuglément à certaines d'entre elles (28), conduirait à plonger dans la souricière du vide. Dans le cas d'Hervé, envisagé de 1871 à 1944, certains de ses paradoxes, que l'on peut clairement mettre à jour et qui permettent de mieux élucider certaines évolutions présentées trop rapidement comme brutales palinodies, ne peuvent être occultés. Sans spéculer sur sa psychologie, on peut alors entreprendre de cerner son *tempérament politique*, en prenant, dans son enfance, sa formation politique ou professionnelle, son mode de vie, des renseignements précieux qui, pris isolément, pourraient apparaître anecdotiques mais qui, articulés, peuvent soutenir une explication plus prospective. On va le voir à l'aide de quelques exemples.

Pour affiner au mieux l'analyse de son antimilitarisme, il n'est pas inutile de savoir qu'Hervé, né à Brest – ville où la population, selon André Siegfried (29), est « militaire par destination » mais aussi « anarchiste par tempérament » –, aidait de son mieux son frère cadet, futur officier d'artillerie, à préparer ses concours militaires, en lui expliquant les tactiques napoléoniennes.

Son goût pour l'histoire et l'organisation militaires se repère encore dans la documentation recueillie – les mémoires du général de Marbot – pour la rédaction de son article de 1901, *L'anniversaire de Wagram*, dans l'analyse qu'il fait de la supériorité opérationnelle des milices suisses (30), et dans la conviction avec laquelle il souligne ensuite la nécessité d'un « militarisme révolutionnaire » qui doit gommer un antimilitarisme jugé suranné et dangereux. Enfin, lors de la Première Guerre mondiale, il commentera les stratégies adoptées par l'état-major français, au risque de s'attirer les foudres de la censure.

L'étude du Hervé journaliste permet encore de corriger et de compléter certains de ses traits. Souvent montré comme impulsif et provocateur, Hervé apparaît aussi comme un rédacteur en chef qui n'omet pas de réfléchir avec ses collaborateurs à des notions qu'on désigne aujourd'hui sous les expressions de positionnement éditorial ou d'études de marché, et qui n'hésite pas, au besoin, à faire avorter des projets concurrents (31).

(27) *Ibid.*, p. 187.

(28) Ainsi, sur certains « énergumènes » antimilitaristes, jugés « notoires », « ardents » ou « convaincus », les rapports préfectoraux abondent souvent en appréciations péremptoires sur la vie privée des individus, comme s'il s'agissait de préciser aux autorités parisiennes que les personnes subversives relèvent bien d'une pathologie particulière dont les seules mesures politiques ne peuvent venir à bout. Sur les jugements portés sur les militants de l'Yonne, voir G. HEURÉ, *Gustave Hervé...*, thèse, *op. cit.*, p. 183-191.

(29) A. SIEGFRIED, *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République*, Paris, Armand Colin, 1964, p. 228.

(30) Les articles qui s'échelonnent dans *Le Travailleur Socialiste de l'Yonne* d'août à octobre 1901 et G. HERVÉ, *Leur Patrie*, *op. cit.*, p. 187.

(31) Cf. notamment A.N., F 7 13956.  
F7 13956.

Plus subtile, et plus inattendue encore, semble être la place qu'occupe la religion dans la vie de cet homme. Les conversions religieuses du Hervé deuxième période, qui se manifesteront d'abord par une indulgence patriote envers les catholiques pendant la Première Guerre, puis par des appels à la restauration religieuse dans les années de son « socialisme national », pour aboutir à son officiel et proclamé « retour à la foi » daté précisément du jour de l'Ascension de 1935 (32), proviennent incontestablement de ce fond religieux acquis, bien que mis ensuite en sommeil, pendant son enfance. Plusieurs épisodes de sa vie de propagandiste deviennent lisibles si l'on retient l'hypothèse que la religion a pu, même inconsciemment, inspirer voire orienter son comportement politique. Durant ses années de socialisme insurrectionnel, il est, certes, anticlérical par convenance, brocardant les « niaiseries de l'Évangile » et autres « balivernes », allant même jusqu'à fustiger, en 1907, le fanatisme religieux des « Bretons de Basse-Bretagne ». Mais si Hervé peut effectivement faire des déclarations anticléricales, c'est sans doute plus pour se plier aux conventions révolutionnaires que par volonté d'éradication. Et s'il peut encore, à l'occasion, « bouffer du curé », il le fait avec une certaine frugalité. Se souvenant sans doute de son heureux séjour au collège ecclésiastique de Lesneven où il enseigna pour la première fois (33), il déclenche une « tempête de mécréants » en suggérant, au Congrès de la Libre Pensée, en décembre 1903, de ne pas fermer l'enseignement laïc aux congrégationnistes afin qu'ils puissent s'imprégner d'un discours laïc (34). Dès le premier numéro de *La Guerre Sociale*, il ne manque pas non plus de préciser que l'anticléricalisme, obsolète, doit céder sa place à d'autres combats plus politiques (35). Jetons la sonde un peu plus loin.

L'étude des séjours en prison d'Hervé, si elle permet bien de cerner les motifs et les conditions d'internement des prisonniers politiques d'extrême gauche, ne peut en rester à la seule comptabilité de son sommier judiciaire.

Cet antimilitariste insurrectionnel, « admirable force révolutionnaire [...], boulet de canon », selon l'expression enthousiaste de son ami Émile Masson (36) est pourtant un homme d'allure débonnaire (37), à la vie privée paisible, et qui s'est toujours préservé des deux grands péchés cardinaux : la chair et l'argent. Sa fidélité en ménage n'a jamais été prise en défaut (38). Et l'homme est sans le sou, manifestant toujours un souverain mépris

(32) Il avouera à Victor Méric son retour à « la foi de [ses] pères » dans les années 1920 (cf. V. MÉRIC, *A travers la jungle politique et littéraire*, Paris, Librairie Valois, 1930, p. 200) et ne le confessera publiquement qu'au milieu des années 1930. *La Victoire*, 21 mai 1936 et 28 mars 1937.

(33) G. HEURÉ, « Gustave Hervé. Jeunesse... », art. cit.

(34) *Le Travailleur Socialiste de l'Yonne*, 2 janvier 1904.

(35) *La Guerre Sociale*, 19-25 décembre 1906.

(36) Lettre d'Émile Masson à Jean Grave du 17 mars 1912, citée in J.-D. et M. GIRAUD, *Émile Masson, professeur de liberté*, Chamalières, Éditions Canope, 1991, p. 150.

(37) « ... sanglé dans une vareuse de gros drap [qui lui donne l'air] d'un sous-officier en rupture récente d'exercice ». L.-O. FROSSARD, *Sous le signe de Jaurès, souvenirs d'un militant*, Paris, Flammarion, 1943, p. 157.

(38) Jean Goldsky écrira qu'on ne l'a jamais surpris « lorgnant la brune ou la blonde ». J. GOLDSKY, *La Réincarnation de Judas. Les trente deniers de Gustave Hervé. Histoire d'une trahison*, Paris, Éditions de La Tranchée Républicaine, s.d. (1917 ?), p. 13, BDIC. A notre connaissance, et à celle de la Sûreté qui n'eût pas manqué de notifier d'autres liaisons, Hervé n'eut qu'une femme dans sa vie, Marie Dijonneau, rencontrée à Brest dans les années 1890, de neuf ans son aînée, veuve et mère de trois enfants – elle n'en a eu aucun avec Hervé – avec laquelle il vécut maritalement jusqu'à leur mort, à une semaine de distance, en octobre 1944. A.N., « fonds Panthéon » 25337/45.  
» 25337/45.

pour les questions d'argent. Son mode de vie, depuis son plus jeune âge, est des plus simples (39).

L'existence de cet homme est pourtant jalonnée de violences : celles qu'il attise, mais aussi celles qu'il subit. Professeur révoqué, journaliste condamné à de lourdes peines de prison et dont la défense mobilise tout ce que la gauche intellectuelle compte de grands noms (Jaurès bien sûr, mais aussi Anatole France, Victor Basch, Octave Mirbeau), avocat radié, il fallait encore, pour qu'il pût endosser l'habit glorieux de martyr du socialisme et méritât l'illustre qualificatif de « Blanqui de la III<sup>e</sup> République » (40), qu'il fût emprisonné. Condamné en tout, entre 1905 et 1912, à 138 mois de prison – par le jeu des amnisties, il n'en effectuera que 40 mois fermes par trois internements dont le dernier, de mars 1910 à juillet 1912, sera le plus long –, Hervé, bientôt surnommé « l'enfermé », jouit d'une forme d'immunité révolutionnaire qui disqualifie alors les critiques et force le respect. Charles Péguy reconnaît son courage. Alfred Rosmer convient que les « préventions les plus ancrées » contre l'équipe de *La Guerre Sociale* tombent devant le coût pénal que lui valent « leurs violences de langage » (41). Et le 15 février 1913, devant le millier de personnes réunies à la Bourse du Travail de Saint-Etienne, une motion est adoptée qui exprime « l'admiration du prolétariat stéphanois pour les années de prison effectuées par Hervé » (42).

A la lumière de l'hypothèse religieuse, on peut jeter un regard différent sur l'hagiographie révolutionnaire. Gustave Hervé, propagandiste ou prédicateur, sans avoir jamais cherché à amadouer ses juges, se rend presque serein en prison pour y purger sa peine.

Quand il part à Clairvaux – la salle d'écrou n'est-elle pas d'ailleurs une chapelle désaffectée ? –, il dit ironiquement, rappelle L.-O. Frossard, qu'il se « retire dans son monastère » (43). Et, contrairement aux autres condamnés qui redoutent l'éloignement et la solitude, la seule crainte qu'il exprime dans le train qui part de la gare de l'Est et qui doit le conduire dans l'ancienne Abbaye reconvertie en prison politique est de « n'avoir pas à sa disposition les documents nécessaires à ses travaux » (44). Lors de ses séjours en prison, à Clairvaux, à la Santé ou à la Conciergerie, et même si le régime des « politiques » est plus clément que celui des « droits communs », Hervé ne faiblit jamais ni ne cède à la dépression, l'internement imposé n'étant pas loin d'une forme d'enfermement volontaire. Et les unes des *Hommes du Jour* ou celles de *La Guerre Sociale* de représenter « l'emmuré » dans « les cages à ours » de la Santé (fosse aux lions des premiers chrétiens ?) (45).

S'il y a chez lui une formidable volonté de gagner le respect révolutionnaire et d'être inattaquable par ses années de prison, on peut avancer un autre élément d'interprétation :

(39) « [Hervé] vit comme un moine et un ascète » écrit de lui Emile Masson dans une lettre à André Spire du 28 mars 1908, citée in J.-D. et M. GRAUD, *Emile Masson...*, op. cit., p. 162.

(40) HUBERT-ROUGER, *La France socialiste*, t. I, Paris, Quillet, 1912, p. 153.

(41) *La Vie Ouvrière*, 5 septembre 1912.

(42) A.N., « Fonds Panthéon » 25337/45.

(43) L.-O. FROSSARD, *Sous le signe de Jaurès...*, op. cit., p. 155.

(44) Rapports de police du 9 février 1906, A.N., F. 7 12910.

(45) « ... premier apôtre du révolutionnarisme renaissant », dit de lui, à deux reprises, Victor Méric dans les numéros des *Hommes du jour* qu'il lui consacre en 1908 et 1911. Dans *La Guerre Sociale* du 25 décembre 1911, barrée d'un « Hommage à Gustave Hervé » sur six colonnes, Léon Werth évoque aussi des images précises : « J'ai vu une fois dans le préau de la Santé Gustave Hervé semblable aux saints des images : il se penchait vers un infirme ».

infirmes».

Hervé, qui n'a jamais été réellement sensible au Paradis de la Révolution, n'a sans doute pas vécu ses internements comme l'épreuve des flammes purgatoriales. Mais à cet homme, laïc non déchristianisé, qui vit dans un certain dépouillement, dont le sens religieux interfère, d'abord souterrainement puis de plus en plus clairement, avec le politique, il n'est pas abusif de prêter une certaine conception doloriste de l'existence. Et après la Première Guerre, c'est un sens de la pénitence et de l'expiation qu'il éprouvera et qu'il croira devoir être national. Devenu « frère quêteur » (46) pour remplir les caisses de son journal qui périclité, il prônera, dans les années 1920, une politique de restauration religieuse et autoritaire.

Antimilitarisme, antipatriotisme, comme, plus tard, nationalisme, autoritarisme politique ou fascisme sont des notions par où transitent, chez Hervé comme chez d'autres, des colères, des enthousiasmes ou des renoncements qui peuvent, en fonction des circonstances historiques, se muer en leurs contraires, mais coïncider aussi avec certaines trames culturelles ou mentales plus collectives dont l'individu étudié peut traduire l'incandescence ou la permanence. Ne pas tenir compte de ce type de contenus, postuler imprudemment que les événements politiques, seuls, président à ses changements d'opinion, et additionner simplement ses positions politiques antinomiques, les unes après les autres, pour s'étonner de l'ampleur de ses retournements, conduirait, dans le cas d'Hervé, à une explication trop linéaire, trop « chronologique » pour le coup, de son parcours. Ses basculements et inflexions idéologiques (47), s'ils ne sont pas aussi analysés par les moyens que fournit la biographie – y compris par « contrebande » (48) –, le propulseraient dans la catégorie des « transfuges », où l'attendent déjà Jacques Doriot, Hubert Lagardelle, Francis Delaisi, Urbain Gohier, Marcel Déat et consorts, catégorie qui a, certes, ses vertus analytiques, mais qui, maniée avec trop de célérité, peut conforter une conception trop commode selon laquelle les idéologies, dûment répertoriées et étiquetées, ont parfois leurs traîtres, et la nature humaine ses brebis galeuses. Conception qui peut être moralement nécessaire mais historiquement insuffisante.

Le tempérament politique d'Hervé est donc bien à prendre en compte pour tenter d'expliquer sinon son extrémisme (49), qui reste une énigme, du moins sa « conversion » (50). Il est aussi utile, pour éviter que les notions politiques qu'il a épousées au cours de sa carrière de propagandiste ne soient pas seulement regardées comme de « grands cadavres » qui ont encombré notre chemin passé et dont Jean-Richard Bloch invitait, avec une exigence intellectuelle qui n'a pas vieilli, à étudier ce qu'ils recouvraient réellement (51).

(46) Le journaliste Charles Chassé parlera aussi, dans le portrait qu'il consacre à Hervé dans *La Dépêche de Brest* du 12 juillet 1935, de son visage de « moine ».

(47) Il y en a bien plusieurs : outre ceux d'avant 1914 qu'on a vus plus haut, il y a celui de 1935, où il s'éloigne du national-socialisme allemand, et celui de 1940 où il renonce à « suivre » le maréchal Pétain pour préconiser la poursuite de la guerre aux côtés des Alliés.

(48) Selon la célèbre expression de Pierre Bourdieu : « L'histoire de vie est une de ces notions du sens commun qui sont entrées en contrebande dans l'univers du savant ». P. BOURDIEU, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, juin 1986, p. 69.

(49) « Bien que la doctrine de Gustave Hervé ne soit pas compliquée, il est instructif et curieux de l'examiner dans son étonnante franchise, sa violence et son extrémisme ». M. DRACHKOVITCH, *Les socialismes français et allemand et le problème de la guerre, 1870-1914*, Genève, Droz, 1953, p. 88.

(50) R. HANDOURTZEL, « Sur les trajectoires individuelles dans la vie politique », in *Problèmes et méthodes de la biographie*, op. cit., p. 90. Voir aussi J. JULLIARD, « De l'extrémisme à droite », *Mil neuf cent*, n° 9, 1991.

(51) J.-R. BLOCH, « Vieux cultes, nouvelle religion », *Europe*, 15 août 1929, p. 625-629, repris in *Destin du siècle*, Paris, P.U.F., 1996, p. 149.

La présentation du tempérament politique, décidément délicat à manier, nous renvoie à un point qu'il nous faut aborder à propos de ce qui nous intéresse ici : le projet qui préside à une biographie et le sens qui peut lui être donné à l'époque où elle est produite. Le biographe peut en effet relier des fils insoupçonnés. Comme le notait André Maurois en 1930 (52), le lecteur de biographies littéraires ou historiques (53) peut avidement chercher, dans la vie des hommes plus ou moins illustres qui lui sont présentés, « des frères d'inquiétude ». En 1952, époque de « gigantesque industrie moderne », un écrivain comme Georges Bataille, après lecture d'une biographie sur le « soldat » Leclerc, voyait lui aussi scintiller l'éclat nouveau de la « naïveté de légende de l'héroïsme » (54). Au cours des années 1970, un historien pouvait encore être séduit par ces « récits de vie » dans lesquels il voyait une « exhibition aguichante des doutes et des espoirs qui se levaient, désordonnés, dans sa discipline comme dans la société tout entière » (55). L'entreprise biographique peut avoir des objectifs plus affirmés. Dans un autre registre, d'ampleur inégalée, Nicole Racine et Michel Trebitsch ont ainsi récemment pointé la volonté « très années 1960 » du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier* de Jean Maitron de « rendre la parole aux exclus » (56), et souligné la ferveur avec laquelle il s'agissait alors de redonner « leur nom aux anonymes », pour que trace soit gardée des engagements et des destins individuels qui ont, à des époques successives, participé à l'épopée du mouvement ouvrier. Une démarche à l'irréfutable nécessité, qui a fondé un formidable outil de travail, et dont, aussi, l'ambition même se heurte sans doute aujourd'hui à un problème de perspective en raison de l'exigence constante qu'autorisent les progrès de la recherche historique qui reformulent sans cesse, en cherchant à la différencier et à la qualifier plus précisément, l'inscription au *Maitron* de tel ou tel personnage ou de telle ou telle catégorie.

Si une recherche biographique anticipe, consciemment ou non, sur l'interprétation qui en sera faite, ou même cherche à y répondre, serait-il incongru de voir à quel point une biographie portant sur Hervé, dont les dates (1871-1944) épousent presque celles de la Troisième République, et dont le parcours politique couvre des positions opposées et extrêmes, pourrait bien être aussi *très années 1990*, en contant, avec force anecdotes politiques, la vie d'un personnage décidément singulier et fort original, produit typique d'une période agitée de notre histoire où socialisme, radicalisme ou nationalisme, puis communisme et fascisme ferraillaient violemment ? Le propos d'une telle biographie, si celle-ci ne prenait garde de problématiser les appartenances ou les engagements, et omettait de réinclure le comportement individuel dans les environnements collectifs qu'il tra-

(52) « Sollicité par ses instincts, dépourvu dans bien des cas de croyances fortes qui puissent l'aider à résister à ceux-ci, troublé par ses habitudes d'analyse, il [l'homme moderne] souhaite, au cours de ses lectures romanesques ou historiques, trouver des frères d'inquiétude. Ces luttes qu'il mène, ces longues et pénibles méditations auxquelles il s'abandonne, il voudrait croire que d'autres les connaissent et il est reconnaissant à des biographies plus humaines de lui montrer que le héros même a été un être partagé ». A. MAUROIS, *Aspects de la biographie*, Paris, Grasset, 1930, p. 51.

(53) De sa geôle, Antonio Gramsci s'étonnait d'ailleurs, dans une lettre du 16 avril 1928, après la lecture de *La vie de Disraeli* du même MAUROIS, de « la nouvelle fortune » rencontrée en France par « ce type de biographies ». A. GRAMSCI, *Lettres de prison*, Paris, Gallimard, 1971, p. 150.

(54) G. BATAILLE, « Adrien Dansette », *Critique*, juillet 1952, repris in *Œuvres complètes*, t. XII, Paris, Gallimard, 1988, p. 226-229.

(55) J.-P. RIOUX, « L'historien et les récits de vie », *Revue des sciences humaines*, juillet-septembre 1983, p. 25-32.

(56) « Intellectuels engagés d'une guerre à l'autre », *Les Cahiers de l'I.H.T.P.*, mars 1994, p. 9.  
p. 9.

verse (57), pourrait alors se plier, à peu de frais, aux tergiversations pendulaires de notre époque actuelle, toujours étonnée de voir à quel point, jadis, on pouvait basculer dans des idées extrêmes et en ressortir forcément mortifié. Le goût du jour semble en effet hésiter entre le confort « moderne » qu'a produit le délestage des passions politiques et un engouement, parfois fortement teinté de cynisme, pour la réécriture dénonciatrice de certaines biographies (58). L'absolution par rapide prescription faisant le reste dans les deux cas. Loin d'un tel projet, le travail sur lequel nous nous sommes appuyé ici visait un peu immodestement à un effort de reconstruction du passé, proposait un éclairage, même sporadique, sur certaines passerelles qui se tendent parfois entre des idées et positions politiques, et tentait de contribuer à la compréhension des motifs et des circonstances qui font qu'un homme emprunte celles-là pour rejoindre telle ou telle de celles-ci. Sans avouer « un lien passionnel » entre l'auteur et son sujet, dont Paul Johnson estime qu'il « anté-existe » à l'étude (59), on concédera bien volontiers, en revanche, que le choix du sujet engage aussi le biographe et que celui-ci peut bien être animé, tout naturellement, par la passion de « comprendre » (60). Le biographe, en étudiant ce cas intéressant de complexité politique qu'est Gustave Hervé, suggère alors, en renversant la singularité de son étude, que l'on devient socialiste, antimilitariste, antipatriote, nationaliste ou extrémiste de droite, de différentes façons, pour des motifs parfois peu apparents, par des convictions éclatantes qui peuvent aussi masquer des abdications secrètes. Mais en montrant, encore et toujours, que les principes idéologiques ne sont pas étanches ni imperméables, le biographe ne fait que souligner la nécessité d'une démarche critique et encourager à une vigilance certaine. N'est-ce pas le travail de l'historien, fût-il biographe, de toujours les mettre en œuvre ?

(57) Ph. BRAUD, *L'émotion en politique*, Paris, P.F.N.S.P., 1996, p. 54-72.

(58) A. ADLER, « L'histoire à l'estomac », *Le Monde*, 15 novembre 1996.

(59) P. JOHNSON, *Le grand mensonge des intellectuels*, Paris, Laffont, 1993, p. 86.

(60) « Un mot, pour tout dire, domine et illumine nos études : "comprendre" ». M. BLOCH, *Apologie pour l'histoire...*, op. cit., p. 159.  
p. 159.